

LE JOUR, 1951
8 Décembre 1951

LE DANGER DE GUERRE

M. Churchill pense que le danger de guerre a diminué comparativement au moment du blocus de Berlin ; et, depuis, que l'Occident s'organise et s'arme.

Notre humble opinion rejoint celle de M. Churchill. Et c'est la confirmation du point de vue que nous défendions il y a dix-huit mois, dès le premier jour du conflit de Corée. La petite guerre a éloigné la grande ; d'abord parce que « l'abcès de fixation » coréen a produit son effet, ensuite parce que les préparatifs de l'Occident se sont accélérés au point de rendre l'Occident redoutable.

Il n'y a pas trois ans, on croyait pouvoir à peine arrêter l'envahisseur éventuel de l'Europe sur les Pyrénées. Quant au Proche-Orient, les dangers qui le menaçaient étaient un incessant cauchemar. La Grèce et la Turquie qui couvrent l'une et l'autre la Méditerranée orientale étaient, la première dans la guerre civile et dans les difficultés les plus grandes ; la seconde dans l'obsession du malheur imminent. L'une et l'autre, la Turquie surtout, cherchaient des appuis et des alliances qui se dérobaient.

On n'en est plus là aujourd'hui ; mais le danger le plus grave, c'est d'u côté du Proche-Orient qu'on le voit. Couper l'Europe de l'Afrique et rejoindre l'Afrique par la Méditerranée, telle est la première menace de l'Est.

Si l'Occident, comme le croit M. Churchill, peut connaître un certain répit, c'est le Proche-Orient qui devient le point le plus sensible du monde. Entre l'Asie et l'Europe méditerranéenne (par la Grèce et la Turquie), entre l'Asie et l'Afrique (par les pays de la Ligue arabe) le Proche-Orient est le pont. Ce pont, s'il était pris, livrerait l'Afrique entière au communisme.

Si le danger diminue, sa pointe se tourne vers nous. A combien d'heures de vol sommes-nous donc du Caucase ? Il y a là de quoi faire réfléchir les plus insoucians, de quoi faire trembler les plus fermes.

De deux choses l'une : ou la guerre n'aura pas lieu et nous n'aurons rien perdu à nous prêter à la défense collective qui l'éloigne ; ou elle viendra et nous paraîtrions alors bien fous de n'en avoir pas envisagé plus sérieusement l'éventualité. Cela ressemble fort au pari de Pascal.

Ainsi, les apaisements relatifs que vient de donner M. Churchill ramènent au sentiment du réel.

Il y a trois ans, on croyait toute défense vaine. On croit aujourd'hui que la défense peut, non seulement donner la victoire, mais empêcher la guerre.

Cela rejoint directement la pensée de M. Churchill.